



Le

PAPILLON,

Feuille des salons et de l'entr'acte.

LITTÉRATURE, ARTS, POÉSIE, NOUVELLES, THÉÂTRES, MODES, ANNONCES.



UNE FEMME HEUREUSE.

La parité de l'ame est le seul bien réel de la vie
(*Edouard.*) M^{me} LA DUCHESSE DE DURAS.

DEUXIEME PARTIE.

III.

Noirville, le 13 avril 18.....

LETTRE DE M. DE NOIRVILLE A M. DUMONT, AVOCAT.

« Je te remercie bien, mon cher Dumont, des avis que tu me donnes sur l'expropriation que je médite ; car, si on laissait faire ces canailles de fermiers, les fermes seraient les tombeaux de notre argent. Sans être avare, je tiens à ce que j'ai ; car si je n'en avais plus, personne ne

m'en donnerait. Je te remercie bien aussi du modèle de four pour la pâtisserie, mon cuisinier en est enchanté, et par conséquent moi aussi. J'ai encore à te remercier de la consultation que tu as envoyée pour ma femme; depuis six mois que je me suis lancé dans le *conjungo*, comme on dit, c'est la sept ou huitième fois que j'ai recours aux médecins, et ce ne sera probablement pas la dernière; la santé de ma femme ne s'améliore pas du tout, au contraire, et personne ne comprend rien à son état. Il faut qu'elle ait une maladie de famille, quelque chose comme d'être poitrinaire; car elle maigrit à vue d'œil, ce qui n'est pas très-agréable pour moi; car elle n'était déjà pas trop grasse. Aussi je fais tout ce que je peux pour qu'elle mange de la viande et de la pâtisserie, ça lui donnerait du corps, mais il n'y a pas moyen; moi, j'en mange toujours, et cela me profite si bien, que j'engraisse pour deux, et si j'ai quelque chose, c'est trop de santé. Ma femme a perdu ce vieil oncle qu'elle avait; entre nous je n'en suis pas fâché, car il était sans cesse à me relancer pour savoir pourquoi sa nièce était triste comme un bonnet de nuit: est-ce que j'en savais quelque chose, moi? Et au fait que lui manque-t-il pour être heureuse? voitures, hôtel à Paris, diamans, spectacles, campagne, bonne table et bon feu, elle a tout; aussi je suis tranquille comme Baptiste. Ma conscience est satisfaite, puisque je fais tout pour son bonheur, et elle le mérite, mon cher Dumont, car elle mène très-bien ma maison: je n'ai plus ces peurs que j'avais avant mon mariage d'être volé par mon maître d'hôtel, c'est elle qui se mêle de tout ça; je ne m'en occupe plus; je dors sur les deux oreilles, comme dit le proverbe; je deviens gourmand comme un chanoine et gros comme un tonneau, c'est moi qui ai un ventre maintenant! Mais ça m'est égal, car je n'ai, tu le sais bien, jamais tenu à être un céladon, et encore bien moins maintenant que je suis marié.

Et, en vérité, je ne suis pas fâché de l'être. — Ah! tiens,

de l'être.... c'est comme dans une pièce des Variétés. Non d'être marié, entends tu farceur de Dumont, pas d'équivoque, car c'est un ange que ma femme; seulement tout ce que je craignais, c'est qu'étant noble, elle fut fière. Eh bien! pas du tout, au contraire, excepté que je n'ai jamais pu l'habituer à me tutoyer, et pourtant, moi, je l'ai tutoyée tout de suite, dès le premier jour de mes nocés.

Nous voyons peu de monde, dans les commencemens de notre mariage elle avait quelques-unes des connaissances de sa famille qui venaient la voir, petit à petit tout ça s'est éloigné, et je n'ai plus vu chez moi ou ailleurs que ma société à moi; mais ma femme n'y va presque jamais: entre nous je conçois son éloignement; car, dans ma société, elle a paru gauche, pas très-jolie et un peu bête. Entre nous, Dumont, un mari peut bien juger sa femme. Eh bien! moi, je ne la crois pas *très-forte*; après ça, il n'est pas donné à tout le monde d'avoir de l'esprit, n'est-ce pas, Dumont?

Ce qui la rend si triste parfois, c'est peut-être aussi qu'elle a été jalouse du succès de cette belle M^{lle} Germon, la fille du fournisseur qui fut mariée en même temps que moi et ma femme, une créature superbe, qui avait des couleurs magnifiques, une poitrine admirable, enfin une prestance de reine, et de l'esprit! ah! que d'esprit! un vrai boute-en-train, une rieuse qui, à la campagne, était toujours pour qu'on fit des niches dans les chambres, et qui veut faire ses enfans protestans pour taquiner le curé de sa terre. Tu conçois bien qu'auprès d'une femme aussi charmante, la mienne devait être joliment enfoncée, avec sa figure pâle, sa taille à croire qu'on allait la casser en soufflant dessus, et son air triste et presque bégueule.

Après ça, ce que je crois, vois-tu Dumont, c'est qu'elle est triste parce que c'est son caractère d'être triste: on naît comme ça, et on n'en est pas plus malheureux; c'est dans le sang, comme on dit. Aussi je ne m'en inquiète guère.

Qu'est-ce qui lui manque à ma femme ?

Quand à bégueule, c'est la mauvaise éducation qui donne ce défaut-là. Et, à propos de ça, tu sais bien Bercourt, cet agent de change qui est si spirituel, qui est ventriloque, imite le basson à s'y méprendre, et lit si drôlement les charges de Monnier ; Bercourt qui vivait maritalement avec la petite Augusta. Eh bien ! ma femme l'a relevé si durement une fois qu'il disait, sur les prêtres et les religieuses, des choses pourtant pas trop fortes pour une femme mariée, que ce pauvre Bercourt n'a plus osé revenir chez nous.

Voilà comme c'est arrivé, pendant que Bercourt continuait de dire ses bêtises, qui me faisaient rire comme un bossu, ma femme a sonné, et de son air de grande dame que je ne lui ai vu prendre du reste que cette fois, elle a dit au domestique, en lui montrant ce pauvre Bercourt d'un geste très-insolent : *Monsieur demande si ses gens sont là.* Tu conçois bien qu'il s'en est en allé tout de suite, et tout penaud : ce qui m'a vexé, car il était bien amusant. Enfin, mon cher Dumont, je suis ici à Noirville, depuis le mois d'avril, car ma femme a voulu quitter Paris avant l'hiver terminé, je chasse, je mange et je dors, voilà ma vie qui n'est pas trop mauvaise, comme tu le vois ; et surtout je ne m'occupe pas de ma maison. Comme ma femme ne parle pas beaucoup, j'ai imaginé un moyen pour passer nos soirées, j'ai fait monter un tour dans mon salon, et je tourne pendant que ma femme lit son anglais, ou rêve à je ne sais quoi. J'aurai bien aimé qu'elle me fasse de la musique pour m'endormir, mais elle n'a pas voulu, sous le prétexte qu'elle ne peut faire de la musique que toute seule, ce qui m'a fait soupçonner qu'elle joue très-mal de la harpe, ce que je saurais si j'étais musicien, mais je n'ai jamais pu apprendre une note.

Enfin, le soir, à dix heures sonnant, nous nous couchons. Et, à propos de ça, est-ce que ma femme ne s'était pas imaginée d'avoir son appartement séparé ; mais pas



de ça, Lisette : et comme quand je veux une chose, je suis tétu comme une mule, nous vivons à la bourgeoise, comme on dit. A propos de cela, tu sais que tu es de droit le parrain de mon premier (si j'ai un premier)!

En voilà bien long pour ne te dire que des bêtises, mon cher Dumont; viens donc à Noirville aux vacances, tu nous apporteras ta *Gazette des Tribunaux*, que tu lis d'une manière si farce, en imitant la voix des juges et des accusés; mais, ce qu'il y aura d'ennuyant, c'est qu'il faudra gazer, à cause de ma bigote de femme, car, j'oubliais encore ça, elle est bigote; mais je lui passe ça, c'est d'un bon effet pour les domestiques.

Adieu, mon cher Dumont; je t'envoie ci-joint une autorisation pour retirer des fonds de chez ***; tu les emploieras à acheter de la rente de Naples, si elle continue à être en baisse.

Ton ami pour la vie, J. NOIRVILLE.

Environ deux mois après que ceci eut été écrit par M. de Noirville, Cécile adressait la lettre suivante à la marquise Sarah de Fellow, dont le mari était ambassadeur d'Angleterre à Rome.

La suite au numéro prochain.

LE BEEFSTEAK D'OURS.

J'arrivai à l'hôtel de la poste à Martigny, vers les quatre heures du soir.

Pardieu! dis-je au maître de la maison, en posant mon bâton ferré dans l'angle de la cheminée, et en ajustant mon chapeau de paille au bout de mon bâton, — il y a une rude trotte de Bex ici.

— Six petites lieues de pays, Monsieur.

— Oui, qui en font douze de France à-peu-près. — Et d'ici à Chamouni.

— Neuf lieues.

— Merci. — Un guide demain à six heures du matin.

— Monsieur va à pied ?

— Toujours.

Et je vis que si mes jambes gagnaient quelque chose en considération dans l'esprit de notre hôte, c'était certainement aux dépens de ma position sociale.

— Monsieur est artiste ? continua mon hôte.

— A peu près.

— Monsieur dîne-t-il ?

— Tous les jours, et religieusement.

En effet, comme les tables d'hôte sont assez chères en Suisse, et que chaque dîner coûte quatre francs, prix fait d'avance, et sur lequel on ne peut rien rabattre, j'avais long-temps, dans mes projets d'économie, essayé de rattraper quelque chose sur cet article. Enfin, après de longues méditations, j'étais parvenu à trouver un terme moyen entre la rigidité scrupuleuse des hôteliers et le cri de ma conscience : c'était de ne me lever de table qu'après avoir mangé pour une valeur comparative de six francs ; de cette manière, mon dîner ne me coûtait que quarante sous. Seulement, en me voyant acharné à l'œuvre et en m'entendant dire : *Garçon, le second service*, — l'hôte marmottait entre ses dents : Voilà un Anglais qui parle fort joliment le français.

Vous voyez que le maître de l'auberge de Martigny n'était pas doué de la science physiognomique de son compatriote Lavater, puisqu'il osait me faire cette question au moins impertinente : — Monsieur dîne-t-il ?

Lorsqu'il eût entendu ma réponse affirmative : — Monsieur est bien tombé aujourd'hui, continua-t-il, nous avons de l'ours.

Ah ! ah ! fis-je, médiocrement flatté du rôti. — Est-ce que c'est bon, votre ours ?

L'hôtelier sourit en secouant la tête avec un mouvement de haut en bas, qui pouvait se traduire ainsi : Quand

vous en aurez goûté, vous ne voudrez plus manger d'autre chose.

— Très-bien, continuai-je; et à quelle heure votre table d'hôte?

— A cinq heures et demie.

Je tirai ma montre, il n'était que quatre heures dix minutes. — C'est bon, dis-je à part moi, j'aurais le temps d'aller voir le vieux château.

Je fis dans la ville et dans les environs une tournée d'une heure et demie, espace de temps suffisant pour voir tout ce qu'offre de remarquable l'ancienne capitale des Alpes Pennines.

Lorsque je rentraï, les voyageurs étaient à table: je jetai un coup-d'œil rapide et inquiet sur les convives; toutes les chaises se touchaient, et toutes étaient occupées; je n'avais pas de place!

Un frisson me courut par tout le corps, je me retournai pour chercher mon hôte. Il était derrière moi. Je trouvai à sa figure une expression méphistophélique. — Il souriait.

— Et moi, lui dis-je, et moi, malheureux!..

— Tenez, me dit-il, en m'indiquant du doigt une petite table à part; — Tenez, voici votre place.

— Oh! le digne Octodurois.! — Et je l'avais soupçonné!..

C'est qu'elle était merveilleusement servie, ma petite table, — Quatre plats formaient le premier service, et au milieu était un beefsteak d'une mine à faire honte à un beefsteak anglais!.. Mon hôte vit qu'il absorbait mon attention. Il se pencha mystérieusement à mon oreille: — Il n'y en aura pas de pareil pour tout le monde, me dit-il.

— Qu'est-ce donc que ce beefsteak?

— Du filet d'ours! rien que cela!

J'aurai autant aimé qu'il me laissât croire que c'était du filet de bœuf.

Je regardais machinalement ce mets si vanté, qui me

rappelait ces malheureuses bêtes que, tout petit, j'avais vues, rugissantes et crottées, avec une chaîne, danser lourdement, à cheval sur un bâton, comme l'enfant de Virgile, j'entendais le bruit mat du tambour sur lequel l'homme frappait, le son aigu du flageolet dans lequel il soufflait, et tout cela ne me donnait pas, pour la chair tant vantée que j'avais devant les yeux, une sympathie bien dévorante. — J'avais pris le beefsteak sur mon assiette, et j'avais senti, à la manière triomphante dont ma fourchette s'y était plantée, qu'il possédait au moins cette qualité qui devait rendre les moutons de mademoiselle Scudéry si malheureux. Cependant j'hésitais toujours, le tournant et retournant sur ses deux faces risolées, lorsque mon hôte, qui me regardait sans rien comprendre à mon hésitation, me détermina par un dernier mot : *Goûtez-moi cela, et vous m'en direz des nouvelles.*

En effet, j'en coupai un morceau gros comme une olive, je l'imprégnai d'autant de beurre qu'il était capable d'en éponger, et en écartant les lèvres, je le portai à mes dents plutôt par mauvaise honte que dans l'espoir de vaincre ma répugnance. Mon hôte, debout derrière moi, suivait tous mes mouvemens avec l'impatience bienveillante d'un homme qui se fait un bonheur de la surprise que l'on va éprouver. La mienne fut grande, je l'avoue. Cependant je n'osai tout-à-coup manifester mon opinion, je craignais de m'être trompé ; je recoupai silencieusement un second morceau d'un volume double à peu près du premier, je lui fis prendre la même route avec les mêmes précautions, et quand il fut avalé : Comment ! c'est de l'ours ? dis-je.

— De l'ours.

— Vraiment ?

— Parole d'honneur.

— Eh bien ! c'est excellent.

Au même instant on appela à la grande table mon digne hôte qui rassuré par la certitude que j'allais faire honneur

à son mets favori, me laissa en tête à tête avec mon beefsteak. — Les trois quarts avaient déjà disparu lorsqu'il revint, et reprenant la conversation où il l'avait interrompue :

— C'est, me dit-il, que l'animal auquel vous avez à faire était une fameuse bête.

— J'approuvai par un signe de tête.

— Pesant trois cent vingt !

— Beau poids ! — Je ne perdais pas un coup de dent.

— Qu'on n'a pas eu sans peine, je vous en réponds.

— Je le crois bien ! — Je portai mon dernier morceau à ma bouche.

— Ce gaillard-là a mangé la moitié du chasseur qui l'a tué.

Le morceau me sortit de la bouche comme repoussé par un ressort.

— Que le diable vous emporte ! dis-je, en me retournant de son côté, de faire de pareilles plaisanteries à un homme qui dine....

— Je ne plaisante pas, Monsieur, c'est vrai comme je vous le dis.

Je sentais mon estomac se retourner.

— C'était, continua mon hôte, un pauvre paysan du village de Fouly, nommé Guillaume Mona. L'ours, dont il ne reste plus que ce petit morceau que vous avez là sur votre assiette, venait toutes les nuits voler ses poires, car à ces bêtes tout est bon. Cependant il s'adressait de préférence à un poirier chargé de crassanes. Qui est-ce qui se douterait qu'un animal comme ça a les goûts de l'homme, et qu'il ira choisir dans un verger justement les poires fondantes ? Or, le paysan de Fouly préférait aussi, par malheur, les crassanes à tous les autres fruits. Il crut d'abord que c'était des enfans qui venaient faire du dégât dans son clos ; il prit en conséquence son fusil, le chargea avec du gros sel de cuisine, et se mit à l'affût. Vers les onze heures, un rugissement retentit dans la montagne.

— Tiens, dit-il, il y a un ours dans les environs. Dix minutes après, un second rugissement se fit entendre, mais si puissant, mais si rapproché, que Guillaume pensa qu'il n'aurait pas le temps de gagner sa maison, et se jeta à plat ventre contre terre, n'ayant plus qu'une espérance, que c'était pour ses poires et non pour lui que l'ours venait. Effectivement, l'animal parut presque aussitôt au coin du verger; s'avança en droite ligne vers le poirier en question, passa à dix pas de Guillaume, monta lestement sur l'arbre dont les branches craquaient sous le poids de son corps, et se mit à y faire une consommation telle qu'il était évident que deux visites pareilles rendraient la troisième inutile. Lorsqu'il fut rassasié, l'ours descendit lentement, comme s'il avait du regret d'en laisser, repassa près de notre chasseur, à qui le fusil chargé de sel ne pouvait pas être dans cette circonstance d'une grande utilité, et se retira tranquillement dans la montagne. Tout cela avait duré une heure à peu près, pendant laquelle le temps avait paru plus long à l'homme qu'à l'ours.

Cependant l'homme était un brave.... et il avait dit tout bas en voyant l'ours s'en aller : C'est bon, va-t'en, mais ça ne se passera pas comme ça, nous nous reverrons. Le lendemain, un de ses voisins qui le vint visiter, le trouva occupé à scier en lingots les dents d'une fourche. — Qu'est-ce que tu fais donc là, lui dit-il ? — Je m'amuse ! répondit Guillaume.

Le voisin prit les morceaux de fer, les tourna et les retourna dans sa main en homme qui s'y connaît, et après avoir réfléchi un instant : Tiens, Guillaume, dit-il, si tu veux être franc, tu avoueras que ces petits chiffons de fer sont destinés à percer une peau plus dure que celle d'un chamois.

— Peut-être, répondit Guillaume.

— Tu sais que je suis bon enfant, reprit François, c'était le nom du voisin. — Eh bien ! si tu veux, à nous deux l'ours ; deux hommes valent mieux qu'un.

— C'est selon, dit Guillaume ; et il continua de scier son troisième lingot.

— Tiens, continua François, je te laisserai la peau à toi tout seul, et nous ne partagerons que la prime (1) et la chair.

— J'aime mieux tout ! dit Guillaume.

— Mais tu ne peux pas m'empêcher de chercher la trace de l'ours dans la montagne, et si je la trouve, de me mettre à l'affût sur son passage.

— Tu es libre. — Et Guillaume, qui avait achevé de scier ses trois lingots, se mit, en sifflant, à mesurer une charge de poudre double de celle que l'on met ordinairement dans une carabine.

— Il paraît que tu prendras ton fusil de munition, dit François.

— Un peu ! trois lingots de fer sont plus sûrs qu'une balle de plomb.

— Cela gâte la peau.

— Cela tue plus raide.

— Et quand comptes-tu faire ta chasse ?

— Je te dirai cela demain.

— Une dernière fois, tu ne veux pas ?

— Non.

— Bien du plaisir.

— Merci.

— A nous deux, dis ?

— Chacun pour soi.

— Adieu, Guillaume !

— Bonne chance, voisin !

Et le voisin, en s'en allant, vit Guillaume mettre sa double charge de poudre dans son fusil de munition, y glisser ses trois lingots et poser l'arme dans un coin de sa boutique. Le soir, en repassant devant la maison, il

(1) Le gouvernement accorde une prime de 80 fr. par chaque ours tué.

aperçut, sur le banc qui était près de la porte, Guillaume assis en fumant tranquillement sa pipe, il vint à lui de nouveau.

— Tiens, lui dit-il, je n'ai pas de rancune. J'ai trouvé la trace de notre bête; ainsi je n'ai plus besoin de toi. Cependant, je viens te proposer encore une fois de faire à nous deux.

— Chacun pour soi, dit Guillaume.

— C'est mon voisin qui m'a raconté cela avant-hier, continua mon hôte, et il me disait : — Concevez-vous, capitaine, car je suis capitaine dans la milice, concevez-vous ce pauvre Guillaume? Je le vois encore sur son banc, devant sa maison, les bras croisés, fumant sa pipe, comme je vous vois. Et quand je pense enfin....

— Après, dis-je intéressé vivement par ce récit qui réveillait toutes mes sympathies de chasseur.

— Après, continua mon hôte, le voisin ne peut rien dire de ce que fit Guillaume dans la soirée.

A dix heures et demie, sa femme le vit prendre son fusil, rouler un sac de toile grise sous son bras et sortir. Elle n'osa lui demander où il allait, car Guillaume n'était pas homme à rendre compte à sa femme.

François, de son côté, avait véritablement trouvé la trace de l'ours, il l'avait suivi jusqu'au moment où il s'enfonçait dans le verger de Guillaume, et n'ayant pas le droit de se mettre à l'affût sur les terres de son voisin, il se plaça entre la forêt de sapin qui est à mi-côte de la montagne et le jardin de Guillaume.

Comme la nuit était assez claire, il vit sortir celui-ci par la porte de derrière, Guillaume s'avança jusqu'au pied d'un rocher grisâtre qui avait roulé de la montagne jusqu'au milieu de son clos, et qui se trouvait à vingt pas tout au plus du poirier, s'y arrêta, regarda autour de lui si personne ne l'épiait, déroula son sac, entra dedans, ne laissant sortir par l'ouverture que sa tête et ses deux bras, et, s'appuyant contre le roc, se confondit bientôt

tellement avec la pierre par la couleur de son sac et l'immobilité de sa personne, que le voisin, qui savait qu'il était là, ne pouvait pas même le distinguer. Un quart d'heure se passa ainsi dans l'attente de l'ours. Enfin, un rugissement prolongé l'annonça. Cinq minutes après, François l'aperçut.

Mais, soit par ruse, soit qu'il eût éventé le second chasseur, il ne suivait pas sa route habituelle; il avait, au contraire, décrit un circuit, et au lieu d'arriver à la gauche de Guillaume, comme il avait fait la veille, cette fois il passait à sa droite, hors de la portée de l'arme de François, mais à dix pas tout au plus du bout du fusil de Guillaume. Guillaume ne bougea pas. On aurait pu croire qu'il ne voyait même pas la bête sauvage qu'il était venu guetter, et qui semblait le braver en passant près de lui. L'ours, qui avait le vent mauvais, parut de son côté ignorer la présence d'un ennemi, et continua lestement son chemin vers l'arbre. Mais au moment où, se dressant sur ses pattes de derrière, il embrassa le tronc de ses pattes de devant, présentant à découvert sa poitrine, que ses épaisses épaules ne protégeaient plus, un sillon rapide de lumière brilla tout-à-coup contre le rocher, et la vallée entière retentit du coup de fusil chargé à double charge, et du rugissement que poussa l'animal mortellement blessé.

Il n'y eût peut-être pas une seule personne dans tout le village qui n'entendit le coup de fusil de Guillaume et le rugissement de l'ours.

L'ours s'enfuit, repassant, sans l'apercevoir, à dix pas de Guillaume, qui avait rentré ses bras et sa tête dans son sac, et qui se confondait de nouveau avec le rocher.

Le voisin regardait cette scène, appuyé sur ses genoux et sur sa main gauche, serrant sa carabine de la main droite, pâle et retenant son haleine. Pourtant c'est un crâne chasseur. Eh bien! il m'a avoué que dans ce mo-

ment-là, il aurait autant aimé être dans son lit qu'à l'affût.

Ce fut bien pis quand il vit l'ours blessé, après avoir fait un circuit, chercher à reprendre sa trace de la veille, qui le conduisit droit à lui. Il fit un signe de croix, car ils sont pieux nos chasseurs, recommanda son âme à Dieu; et s'assura que sa carabine était armée. L'ours n'était plus qu'à cinquante pas de lui, rugissant de douleur, s'arrêtant pour se rouler et se mordre le flanc à l'endroit de sa blessure, puis reprenant sa course.

Il approchait toujours. Il n'était plus qu'à trente pas. Deux secondes encore, et il venait se heurter contre le canon de la carabine du voisin, lorsqu'il s'arrêta tout-à-coup, aspira bruyamment le vent qui venait du côté du village, poussa un rugissement terrible et rentra dans le verger.

— Prends garde à toi, Guillaume, prends garde, s'écria François en s'élançant à la poursuite de l'ours, et oubliant tout pour ne penser qu'à son ami; car il vit bien que si Guillaume n'avait pas eu le temps de recharger son fusil, il était perdu, l'ours l'avait éventé.

Il n'avait pas fait dix pas qu'il entendit un cri. Celui-là, c'était un cri humain, une cri de terreur et d'agonie tout à la fois; un cri dans lequel celui qui le poussa avait rassemblé toutes les forces de sa poitrine, toutes ses prières à Dieu, toutes ses demandes de secours aux hommes: — A moi.....

Puis rien, pas même une plainte ne succéda au cri de Guillaume.

François ne courait pas, il volait; la pente du terrain précipitait sa course. Au fur et à mesure qu'il approchait, il distinguait plus clairement la monstrueuse bête qui se mouvait dans l'ombre, foulant aux pieds le corps de Guillaume, et le déchirant par lambeaux.

François était à quatre pas d'eux; et l'ours était si acharné à sa proie, qu'il n'avait pas paru l'apercevoir. Il

n'osait tirer, de peur de tuer Guillaume, s'il n'était pas mort, car il tremblait tellement qu'il n'était plus sûr de son coup. Il ramassa une pierre et la jeta à l'ours.

L'animal se retourna furieux contre son nouvel ennemi; ils étaient si près l'un de l'autre, que l'ours se dressa sur ses pattes de derrière pour l'étouffer; François le sentit bourrer avec son poitrail le canon de sa carabine. Machinalement il appuya le doigt sur la gachette, le coup partit.

L'ours tomba à la renverse, la balle lui avait traversé la poitrine et brisé la colonne vertébrale.

François le laissa se traîner en hurlant sur ses pattes de devant et courut à Guillaume. Ce n'était plus un homme, ce n'était plus même un cadavre. C'étaient des os et de la chair meurtrie, la tête était dévorée presque entièrement.

Alexandre DUMAS.



Dans un banquet donné par les artistes du Gymnase Lyonnais, à Lepeintre à l'occasion de son départ, et où Vernet, arrivé la veille, avait été convié, la chanson suivante a été improvisée scène tenante et chantée en l'honneur des deux artistes voyageurs. Elle est due à la verve facile de M. Eugène de Lamerlière.

LEPEINTRE ET VERNET.

On a vu sur notre théâtre
Un acteur qu'on ne nomme pas,
Et dont une foule idolâtre
Partout accompagne les pas.
C'est *le peintre* de la nature,
Il en saisit les traits vainqueurs
Et ce *serrurier*, je vous jure,
Trouve la clé de tous les cœurs.

Un autre artiste qu'on renomme,
 Vient le remplacer aujourd'hui.
 A qui des deux donner la pomme?
 Voilà l'embarras et l'ennui.
 Tous deux ont brillé dans la lice,
 Auprès de tous les noms fameux,
 Pour ne pas faire d'injustice,
 Amis, coupons la pomme en deux.

Mais par bonheur il est encore
 Un mérite plus grand chez eux
 Dans les artistes qu'on honore
 De vrais amis frappent nos yeux
 Que des deux toujours il nous reste
 Un souvenir doux et touchant;
 Car leur cœur ici je l'atteste
 Est aussi pur que leur talent.

CIRQUE OLYMPIQUE.

L'administration du Cirque Olympique, alléchée par les deux quasi-recettes que lui avait valu vendredi et Dimanche le drame *Napoléon, Schœnbrunn et Ste-Hélène*, a cru que le mélodrame serait là sur son terrain et y porterait fruit. Aussi le lendemain, lundi, a-t-elle fait venir *l'Homme du peuple*, et *l'Homme du peuple* s'est trouvé tout seul dans la vaste salle. Nous croyons, nous, que M. Lecomte commet une faute en enlevant le Cirque à sa spécialité. C'est lui nuire dans l'avenir, que de lui faire perdre le mérite de cette spécialité. On ne doit monter là que des pièces *équestres*, des pièces qui demandent un grand déploiement de forces militaires, et une grande pompe de spectacle. Le Cirque doit être desservi par le répertoire des Franconi. Il lui faut un spectacle à lui, un spectacle qu'on ne trouve que là. *l'Homme du siècle, les Polonais et la République* avec ses quatre nouveaux tableaux, voilà ses ouvrages. Ce n'est que par ce moyen que le Cirque vaincra l'indifférence du public. Hors de là, point de salut!

— *L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au numéro prochain, notre article sur M. Vernet.*